FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1915 — THÈSE — N° 58

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

M. FIGOWSKI

Né à Chtoutchine (Pologne russe), le 15 avril 1879
Licencié ès Sciences de la Faculté des Sciences de Paris
Ancien externe des Hôpitaux de Paris
Ancien interne de l'Hôpital Saint-Louis à Boulogne-sur-Mer

QUELQUES SOUVENIRS

du

SERVICE SANITAIRE

de la Campagne de 1914-1915

Président : M. WIDAL, *professeur*

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, Rue Racine (VIe)

1915

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN, M. LANDOUZY

PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	WEISS
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL TEISSIER
Pathologie chirurgicale	LEJARS
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	Auguste BROCA
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	N.
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LETULLE
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	DEBOVE LANDOUZY G. LEBERT CHAUFFARD
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	DÉJERINE
Clinique chirurgicale	DELBET QUENU N.
Clinique ophtalmologique	HARTMANN
Clinique des maladies des voies urinaires	De LAPERSONNE
Clinique d'accouchements	LEJARS BAR COUVELAIRE RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN
Hygiène clinique de la première enfance	MARFAN

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALGLAVE	GUILLAIN	LOEPER	ROUSSY
BERNARD	JEANNIN	MAILLARD	ROUVIERE
BRANCA	JOUSSET (A.)	MOCQUOT	SAUVAGE
BRUMPT	LABBE (H.)	MULON	SCHWARTZ (A.)
CAMUS	LAIGNEL-LAVASTINE	NICLOUX	SICARD
CASTAIGNE	LANGLOIS	NOBECOURT	TANON
CHAMPY	LECENE	OKINCZYC	TERRIEN
CHEVASSU	LEMIERRE	OMBREDANNE	TIFFENEAU
DESMAREST	LENORMANT	RATHERY	VILLARET
GOUGEROT	LEQUEUX	RETTERER	ZIMMERN
GREGOIRE	LEREBOULLET	RIBIERRE	
GUENIOT	LERI	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA CHÈRE MÈRE

A MON PÈRE

A MES FRÈRES ET SŒURS

À MES MAITRES DES HOPITAUX

Stage

MONSIEUR LE PROFESSEUR WIDAL

(1906-1907)

Externat

MONSIEUR LE PROFESSEUR RECLUS

(*In memoriam*, 1907-1908)

MONSIEUR LE DOCTEUR VILLEMIN

(*In memoriam*, 1908-1909)

MONSIEUR LE PROFESSEUR DIEULAFOY

(*In memoriam*, 1909-1910)

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ NETTER

(1910-1911)

MONSIEUR LE DOCTEUR OULMONT

(1911-1912)

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ MARION

(1912-1913)

Internat

MONSIEUR LE DOCTEUR DITTERTE

MONSIEUR LE DOCTEUR BLYZEN

(1913-1914)

Médecins de l'Hôpital à Boulogne-sur-Mer

A MESSIEURS LES PROFESSEURS GILBERT, GOSSET
ANSELME SCHWARTZ

A MONSIEUR LE DOCTEUR WIART

Chirurgien des Hôpitaux

A Monsieur le Professeur WIDAL

Membre de l'Académie de Médecine

Modeste témoignage de ma plus vive reconnaissance pour l'honneur qu'il nous a fait en voulant bien accepter la présidence de notre thèse.

AVANT-PROPOS

Désireux de terminer nos études médicales et n'ayant pas, comme médecin auxiliaire, de champs hospitaliers pour observer ni les facilités nécessaires pour mener à bien un travail complet, nous avons cru intéressant de relater dans sa simplicité les impressions de quelques mois de campagne.

On pourra trouver dans ce récit un écho certainement affaibli mais sincère d'émotions vécues.

Puissent ces quelques notes contribuer à mieux faire ressortir le rôle du médecin auxiliaire en campagne.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/quelquessouvenir0004mfig

QUELQUES SOUVENIRS

DU

SERVICE SANITAIRE

de la Campagne 1914-1915

Médecin auxiliaire du 115e régiment d'infanterie, du 4e corps, j'ai quitté le dépôt de M..., le 25 octobre 1914 pour aller rejoindre mon régiment en campagne à A..., dans le département de la Somme. J'accompagnai un détachement de 200 hommes. Le chemin de fer nous amène à M..., d'où nous dûmes, le 27 octobre, nous rendre à pied jusqu'à A...

En route, après avoir traversé D..., nous entendîmes une canonnade.

A 5 heures du soir nous arrivâmes à A..., je me dirigeai aussitôt vers le château où cantonnait le service de santé du e régiment.

Le lendemain, à 10 heures du matin, je dus, au sujet de mon affectation, me rendre à D..., centre du service de santé du e corps.

Lorsque je revins au château, vers midi, je fus frappé dès l'entrée par l'angoisse inexprimable qui se peignait sur le visage de ceux que j'avais quittés deux heures auparavant.

Le sol de la cour était couvert de débris de car-

reaux et de vitrines. Toute la partie gauche de la façade du château avait été très éprouvée, les vitres avaient volé en éclats et le mur était troué par les obus.

Mon angoisse fut plus grande encore quand je vis, couchés sur la paille d'une grange voisine, plusieurs hommes ensanglantés. Je compris brusquement toute l'horreur de la situation.

Derrière le château deux soldats gisaient, ils avaient été tués sur le coup.

Mon premier mouvement fut une grande colère contre l'ennemi, puis je fus envahi par la triste pensée de subir le même sort à mon tour.

Les jours suivants on entendit sans cesse le bruit de la canonnade, le fracas de nos pièces mêlé à celui des obus ennemis. Parfois, le bombardement diminuant un instant d'intensité, nous entendions le crépitement de la fusillade et le tir régulier des mitrailleuses.

Le 2 novembre au soir, notre chef de service, le major R..., est averti que le e s'est porté en première ligne. L'organisation d'un poste de secours devient indispensable.

A la nuit tombante, mon collègue se porte en avant avec son équipe de brancardiers et deux voiturettes. Il établit le poste de secours. Il a l'ordre de rester vingt-quatre heures dans la tranchée.

Le 3 novembre, à 6 heures du soir, je quitte le château avec mon équipe de brancardiers pour aller relever mon collègue.

Nous gagnons le poste de secours établi dans une tranchée. Celle-ci est creusée le long de la route menant de B... à E... Elle a 40 mètres de long et 1 m. 50 de large. Elle est couverte d'un toit qui, du côté de nos lignes, s'appuie sur des vitres au travers desquelles nous voyons ce qui se passe près de nous.

Du même côté est creusé un fossé, il communique avec la tranchée par deux degrés qui servent d'escalier. A l'intérieur, on a amassé de la terre de façon à constituer un banc.

Nous nous installons, mon équipe de brancardiers et moi, dans la tranchée. La plupart de mes hommes s'apprêtent à dormir. Fidèle aux instructions qui m'ont été données par le médecin major en chef, j'ordonne à mes infirmiers et à mes brancardiers de ne pas quitter le poste de secours sans motif grave. De plus, deux hommes doivent toujours veiller sur le sommeil de leurs camarades, ils seront relevés toutes les trois heures.

A part de rares périodes d'accalmie, toute la nuit nous entendons les bruits produits par l'éclatement des obus, le tir des fusils et des mitrailleuses. Le jour n'apporte aucune trêve.

Vers 15 h. 30 nous entendons le sifflement d'un obus passant au-dessus de notre tranchée. Il éclate environ à 20 mètres du poste de secours.

Cet obus n'est pas le dernier, nous en comptons 16 dont certains éclatent tout près de nous et dont les éclats viennent sur notre toiture.

Enfin l'arrosage (pour employer un terme militaire) cesse. Nous attendons la tombée de la nuit pour être relevés par une autre équipe. Jamais le temps ne m'a paru si long. Nous rentrons enfin le soir, sains et saufs, au cantonnement.

Rarement un jour se passait sans que l'ennemi ne nous rappelât à la réalité en nous envoyant des obus de fort calibre (marmites, terme favori au régiment) qui, tantôt éclataient sous nos fenêtres, tantôt dans notre voisinage, avec un fracas déchirant l'air. De temps à autre, au bruit de la canonnade se mêlait celui de la fusillade et celui plus ryhtmé, plus monotone des mitrailleuses.

Le nombre des tués et des blessés était considérable. Les blessés pouvant marcher venaient se faire panser au cantonnement.

Le 4 novembre, notre régiment s'apprêta à attaquer l'ennemi pour le déloger du village situé à quelques kilomètres d'A.., le long de la route qui conduit à A...

A l'œuvre dès le matin, notre artillerie ne cesse de donner durant toute la journée, laissant pendant de courts instants la place aux fusils et aux mitrailleuses.

Ce jour-là le nombre des blessés du e régiment augmenta considérablement.

En effet, c'était le e qui s'était porté la veille en avant, dans la première ligne de tranchées, pour attaquer l'ennemi.

La plupart des blessés atteints par balle, shrapnell ou éclat d'obus, furent touchés aussitôt sortis

de leur tranchée, où ils étaient à peu près à l'abri des agents vulnérants.

Parmi les blessés apportés par les brancardiers se trouvait un officier qui m'a particulièrement frappé par son courage et la conscience de son devoir. C'était le lieutenant D...

Couché sur un brancard, il avait le visage empreint d'angoisse et de douleur, et sa pâleur contrastait avec la couleur rouge de sa capote ensanglantée, surtout dans la partie qui couvrait le thorax.

Cet homme, affaibli par les privations et la fatigue et surtout anémié par une abondante hémorragie, avait conservé tout son courage. Tandis que nous nous préparions à le panser, sentant ses forces l'abandonner, il appela l'aumônier. Oublieux de lui-même et de sa famille, il ne pensait qu'à ses soldats. Il indiqua où était l'argent de sa compagnie et prononça ces paroles énergiques : « Donnez tout à mes hommes, ils en ont plus besoin que moi à présent. »

En le découvrant nous constatâmes que le lieutenant D... portait une large plaie béante dans la région sous-claviculaire droite, plaie qui avait donné lieu à une abondante hémorragie.

Nous l'avons pansé et dirigé sur une ambulance divisionnaire.

Le nombre des morts sur le champ de bataille fut assez élevé. Mais le résultat fut notable, car nous pûmes réaliser l'objectif de notre attaque : la prise du Q...

Le 6 novembre, le médecin en chef me charge

d'aller reconnaître les morts sur le champ de bataille devant le Q... et au besoin de les identifier.

A 2 heures de l'après-midi je pars en compagnie de mon caporal infirmier et d'un brancardier vers le champ de bataille. Nous prenons la direction du nord entre B... situé à l'est et le Q... à l'ouest...

L'ennemi, délogé du Q... campe de l'autre côté du village.

Après 2 kilomètres environ de route dans la direction du nord du Q..., notre attention est attirée par un petit monticule sur le sommet duquel se trouve un écriteau portant le nom d'un artilleur mort au champ d'honneur. Son livret déchiqueté et brûlé paraît indiquer qu'il a été tué par un engin explosif.

En outre, on peut conclure que l'obus a frappé en plein cœur, car la poche contenant le livret se trouve, à gauche, appliquée sur la région précordiale.

Près du monticule gisent deux chevaux qui ont été probablement les compagnons de mort du pauvre artilleur.

Nous continuons notre route et nous arrivons jusqu'à la dernière redoute. Cette redoute est constituée par un long canal creusé dans la terre. Il a 1 m. 25 à 1 m. 50 de profondeur et figure non une ligne droite, mais une ligne brisée. La paroi antérieure de la tranchée, celle qui fait face à l'ennemi, est excavée à sa partie inférieure, de sorte que sa partie supérieure surplombe le fond de la tranchée, protégeant ainsi parfaitement les combattants contre les agents

vulnérants. Pourtant, comme nous le verrons par la suite, l'inclination de la paroi antérieure de bas en haut n'est pas sans inconvénient, les éboulements causés par l'explosion des obus s'y font plus facilement et plus aisément aussi l'ensevelissement des hôtes de la tranchée.

Les cavités creusées dans l'épaisseur de la paroi antérieure servent aux combattants qui y placent leurs munitions et leurs vivres.

Le fond de la tranchée est garni de paille. Sur la paille le soldat dépose son sac faisant office d'oreiller et sa couverture. Le tout lui sert de lit.

La paroi postérieure est aussi oblique et plus creusée dans sa partie inférieure que dans sa partie supérieure. Cela contribue encore à rétrécir l'ouverture supérieure de la tranchée qui est beaucoup plus étroite que le fond.

En certains endroits la paroi antérieure et la paroi postérieure sont très rapprochées et constituent des sortes de ponts qui permettent de traverser la tranchée sans avoir à sauter.

A la tranchée principale ou tranchée-mère aboutissent plusieurs autres canaux. Les uns sont des traits d'union avec les tranchées situées en avant ou en arrière. Ces canaux, désignés plus particulièrement sous le nom de boyaux sont étroits et profonds de o m. 60 à o m. 75. Les combattants peuvent y ramper sans être vus par l'ennemi. Les autres canaux mènent dans de petites tranchées mieux aménagées que la tranchée-mère, fermées de tous les côtés, munies

d'une toiture et dont l'entrée, très rétrécie, est fermée par une couverture pendue sur deux baïonnettes. C'est là que le troupier s'abandonne au repos le plus complet. C'est son salon et il le trouve très confortable.

Pour compléter la description, nous ajouterons qu'un des boyaux conduit dans une tranchée destinée spécialement à la satisfaction des plus primitifs besoins d'hygiène. Le fond de cette tranchée est creusé d'un canal ou feuillée large de o m. 20 environ, que l'on comble de terre, lorsqu'il a été suffisamment utilisé. On creuse alors dans la même tranchée un autre canal à côté du premier.

Nous visitons la redoute dont la population de circonstance, aux visages fatigués et aux vêtements usés, conserve un moral excellent. Les soldats fument la pipe ou la cigarette, certains reconnaissent dans mes compagnons de vieux amis avec qui ils causent avec plaisir. Ce sont eux qui nous renseignent sur la direction à prendre pour trouver les cadavres.

Nous nous portons en avant à travers des champs de betteraves vers la route d'A... Nous rencontrons encore une tranchée semblable à celle précédemment décrite.

Enfin, nous touchons au but et le spectacle devient terrifiant. Tout équipés, sac au dos, des hommes gisent le long de la route. Un cadavre, couché sur le ventre, protège sa tête de ses mains couvertes de sang. Des éclats d'obus sont autour de lui. Pour lire sa plaque d'identité nous le mettons sur le dos, son

visage n'est qu'une bouillie de chair mêlée à des caillots de sang. Plus loin, nous voyons un autre cadavre dont l'aspect n'est pas moins effrayant. Il est couché sur le dos et sa tête est une grosse sphère tuméfiée. Ses paupières plus œdématiées que les autres parties de la face font saillie.

A quelques mètres de là, un éboulement considérable de terrain marque le lieu d'explosion d'un engin de grande puissance. Nous continuons notre exploration vers le Q..., le spectacle est toujours impressionnant. Nous rencontrons quatre cadavres qui gisent l'un à côté de l'autre, presque alignés. Tous sont ensanglantés, leurs vêtements sont en désordre. Deux d'entre eux ont leur plaie à nu. Un de ces malheureux porte ainsi une plaie découverte au ventre, l'autre a essayé de mettre un mouchoir sur sa blessure. Tous paraissent avoir succombé après une longue agonie et des souffrances atroces. Un troisième soldat de ce groupe, n'ayant pas de plaque d'identité et pressentant sa fin prochaine, a saisi dans sa main une enveloppe qui nous permet de l'identifier.

Plus loin nous trouvons encore des cadavres isolés, nous arrivons ainsi à 200 mètres de la tranchée de première ligne, située elle-même à 100 mètres de la ligne ennemie.

Une canonnade violente s'engage auprès de nous et le sifflement que nous connaissons bien nous permet de déterminer la direction des obus. Ils tombent toujours au nord-est du Q... où s'élèvent

bientôt d'épais nuages de fumée. Nous continuons notre triste besogne. Tout à coup nous apercevons une ruée d'hommes équipés qui s'élance vers nous. J'ai un moment de stupeur, mais je ne tarde pas à m'apercevoir que ce sont nos Français qui s'avancent en toute hâte. Leur visage exprime la terreur. Parmi eux je reconnais un sergent qui a été mon compagnon de voyage de M... à A... et un soldat que j'ai soigné dans cette dernière localité. Je les interroge sur la cause de leur course, ils m'expliquent que la violence du bombardement a rendu le séjour dans la première tranchée complètement impossible, de sorte qu'ils ont jugé qu'il valait mieux abandonner cette partie de la tranchée. Elle a été répérée par l'ennemi qui ne cessera de l'arroser qu'après son complet bouleversement.

Nous jugeons prudent de faire demi-tour et de rentrer dans notre cantonnement. A peine avons-nous fait 1 km. 1/2 dans la direction d'A..., qu'un cycliste nous rattrape et nous raconte que toute une partie de la première tranchée ayant été bombardée, un éboulement s'est produit, engloutissant les uns, blessant les autres.

Sans dire un mot je rebrousse chemin et me dirige vers la première tranchée. Quand nous y arrivons il fait tout à fait nuit. Les obus ennemis y tombent toujours, quoique moins fréquemment. On nous signale la partie de la tranchée qui est éboulée. Elle se trouve à droite de la route, tout près de l'ennemi.

Notre mission consistant à identifier les morts,

nous n'avons pris avec nous ni brancards ni matériel de pansements. Que faire ? Je juge inutile de nous exposer sans profit pour les blessés, aussi nous prenons la décision de retourner au cantonnement chercher le nécessaire. Nous y parvenons à la faveur de la nuit et du brouillard.

Grâce au brouillard, qui épaissit de plus en plus et nous dérobe parfaitement aux recherches des observateurs ennemis, je réussis à m'avancer, accompagné de plusieurs équipes de brancardiers, jusqu'aux tranchées de première ligne où nos troupes ont subi un feu d'artillerie intense.

Le terrain a été arrosé d'une façon méthodique et il est impossible de parcourir 10 mètres sans rencontrer un de ces énormes trous que font en explosant les projectiles lancés par les obusiers ennemis. Par une terrible précision de tir, trois marmites sont tombées à 3 mètres d'intervalle sur la première tranchée. Une quatrième marmite bien envoyée aussi, malheureusement, est tombée sur la seconde tranchée. On devine les effets de ce bombardement.

(Je dois ajouter que ces tranchées occupées par nos troupes avaient été construites par les Allemands et conquises quelques jours auparavant, ainsi s'explique la connaissance parfaite que l'ennemi avait de leur emplacement. D'ailleurs la position des tranchées était facile à repérer, elles étaient juste construites à la pointe d'un petit bois. C'est ce qui explique aussi, dans une certaine mesure, la précision du tir des Allemands.)

Le spectacle de la tranchée détruite est navrant, la terre s'est complètement éboulée par la violence de l'explosion, en recouvrant une quinzaine de nos malheureux soldats. Peut-être est-il encore temps d'en dégager quelques-uns. Près de nous on nous appelle en gémissant. Les blessés d'abord ! Avec une peine infinie nous pouvons relever deux pauvres soldats enfouis dans la terre au milieu de débris de planches et de branchages. L'un d'eux présente une large plaie béante au niveau de la région lombaire, plaie produite par un éclat de gros volume, il a en outre une fracture des deux os de l'avant-bras droit. L'autre a la partie inférieure du tronc et les cuisses criblées de petits éclats, mais aucune de ses plaies ne paraît présenter de réelle gravité. Je fais sur le terrain les pansements sommaires que nécessite l'état des blessés et les dirige immédiatement vers un poste de secours sur des brancards que nous avons apportés.

Un troisième soldat n'est plus, quand nous le retirons, qu'un cadavre encore chaud. Il a succombé à une abondante hémorragie de la fémorale. Pour tous les autres, de même, nos soins sont inutiles, il ne me reste plus qu'à constater le décès et à identifier les morts. Je n'y parviens pas sans peine. Du milieu d'un fouillis d'armes, d'équipements de blocs de terre émergent des parties différentes du corps humain ; ici une tête, là un coude, ailleurs un pied. Après avoir fait déblayer la plus grande partie de la terre qui les recouvre, je cherche en vain des traces

de vie chez tous ces malheureux. Je ne peux que constater la disparition totale du pouls et l'absence de sensibilité. Tous ont succombé à diverses blessures causées par l'éboulement sous lequel ils ont été pris. L'un d'eux ne porte pas de plaie de gravité extrême, il a la face violacée et tuméfiée, il a dû périr asphyxié.

Huit hommes qui étaient dans la tranchée au moment de l'explosion ont été plus heureux. Quatre d'entre eux se sont d'eux-mêmes réunis à l'abri dans une tranchée inoccupée, à l'arrière, c'est là que nous les découvrons. Les quatre autres légèrement blessés ont pu se rendre à pied vers notre poste de secours.

Le 7 novembre, à la visite médicale, se présente un sergent, L..., de la 6e compagnie. Blessé à l'épaule il y a six semaines par une balle, il présente dans cette région une cicatrice correspondant à la porte d'entrée du projectile. La balle n'a pas été extraite, le sergent dit n'éprouver ni douleur ni gêne fonctionnelle dans les mouvements, il se plaint seulement d'être incommodé lorsqu'il porte sac au dos. Le médecin en chef s'apprête à lui donner l'autorisation de ne pas porter le sac, le sergent lui dit alors :

« Jamais je n'irai sur la ligne de feu sans mon sac, car c'est souvent grâce à lui que nous ne sommes pas fauchés pas une balle ou par un shrapnell. »

Nous avons pu constater, en effet, que très fréquemment, surtout dans la position couchée, le sac a protégé efficacement le corps des soldats. Les combat-

tants se servent d'ailleurs tous habilement de ce bouclier dont ils ont reconnu les bons offices.

Le 9 novembre, vers 6 heures du matin, je suis réveillé en sursaut par le bruit d'une fusillade très nourrie accompagnée par le bruit régulier des mitrailleuses. Nous aurons à travailler aujourd'hui, est ma première pensée. En effet, au bout d'un quart d'heure, plusieurs blessés du 3e bataillon arrivent au poste de secours et m'avertissent qu'il y a sur la ligne de feu un certain nombre de blessés parmi lesquels un lieutenant. Je pars aussitôt, accompagné par des brancardiers. A la faveur du brouillard qui couvre la région, nous suivons la route de B... conduisant à la route d'A... Les cadavres dont la route était jonchée quelques jours auparavant sont enfouis maintenant dans des tombes, lugubres vestiges de leur héroïque, mais triste passé ! Presque toutes les tombes sont surmontées de képis rouges que l'on aperçoit de loin, alignés. D'autres tombes sont surmontées d'un écriteau portant le nom, les prénoms et la relation brève de l'acte héroïque du mort.

Nous ramenons les blessés au poste de secours.

Une attaque de nos troupes devant avoir lieu dans la journée, j'obtiens d'un commandant l'autorisation d'installer un nouveau poste de secours dans sa tranchée. Celle-ci, d'un tout autre modèle que celle précédemment décrite, n'est pas réservée aux combattants, mais au poste du commandement du 2e bataillon. On y accède par des marches menant à deux étroits couloirs hauts de 1 m. 25 environ. L'un d'eux

très étroit constituant plutôt une fente qu'un couloir mène à une tranchée carrée de 4 mètres de côté.

Un peu plus loin on aboutit à un second compartiment plus vaste, couvert d'un toit, dont une des parois ne fait que continuer une des parois du couloir et qui communique avec la tranchée précédente par une fente creusée à travers leur paroi commune. Si l'on continue à marcher on rencontre une chambre souterraine de forme cubique. Une planchette appuyée sur trois baïonnettes sert de table sur laquelle brûlent constamment une veilleuse et une bougie fichée dans un chandelier-betterave. On trouve aussi sur la table de quoi manger. Plus loin se trouve un compartiment où une installation téléphonique est aménagée. On aboutit enfin par le second couloir à l'escalier par où l'on est entré.

La partie la mieux protégée de cette tranchée est la chambre dans laquelle se trouve la table improvisée. Le plafond de cette chambre est constitué par trois couches successives. La première, en commençant par le base, est une couche de planches diverses, de portes prises un peu partout. La seconde est une couche de sacs militaires vides destinée à amortir l'explosion des obus par son peu de résistance. La troisième enfin, la plus externe, est une épaisse couche de terre. Il est impossible de se tenir debout dans cette chambre souterraine, on ne peut s'y tenir qu'assis ou couché.

Installés dans la tranchée, nous entendons vers 13 h. 45 des coups de canon qui se succèdent

irrégulièrement. Peu à peu, la canonnade s'accélère, les fusils et les mitrailleuses tirent ensemble, et bientôt tout se confond dans un bruit infernal. Par instants, les explosions des obus qui pleuvent autour de nous dominent le fracas de la bataille. Seules, ces détonations nous effraient, car rien ne résiste aux obus, ils éclatent avec un bruit formidable et frappent tous les hommes au milieu desquels ils tombent. Toute protection est illusoire contre les obus, et la vie est, pendant un bombardement, livrée au hasard capricieux.

Peu à peu le combat diminue d'intensité et l'arrosage cesse, on vient à ce moment nous avertir que les obus ont fait dans une tranchée dix-huit victimes dont trois morts. Nous nous y rendons. Les blessés pouvant marcher sont dirigés immédiatement vers le cantonnement. Cinq soldats sont blessés grièvement. Nous les plaçons sur des brancards. Deux d'entre eux meurent en route. Le troisième fut frappé par un éclat d'obus. Il présentait un orifice d'entrée à la région sus-claviculaire droite, pas d'orifice de sortie. Mais on percevait nettement la forme de l'éclat sous la peau au niveau de la sixième vertèbre dorsale. A son arrivée, il présentait une paraplégie et est mort deux heures après.

Les jours suivants, les engagements sont moins fréquents. En revanche, un nouveau mal apparaît, qui fait un nombre de victimes assez important parmi les habitants des tranchées, c'est la gelée. Au temps humide, fait suite un temps très froid,

La température reste au-dessous de zéro pendant six jours. Les gelures que nous constatons chez les soldats sont, sauf rares exceptions, localisées aux membres inférieurs. Les lésions se présentent avec des degrés variables d'intensité. Elles vont du simple érythème avec fourmillements douloureux jusqu'à la complète impotence fonctionnelle. Certains malades ne peuvent être transportés qu'en brancard. Par l'interrogatoire systématique des soldats, *nous apprenons que les gelures ont presque toutes été contractées pendant le sommeil.* Il m'a été malheureusement impossible de suivre l'évolution des gelures, car les malades ont dû être rapidement évacués vers les ambulances. Chez un homme, dont le départ fut retardé pour des raisons d'ordre administratif, j'ai pu voir se former, trois jours après le début des gelures, des ampoules blanchâtres ayant pour siège les articulations métatarso-phalangiennes et la voûte du pied droit. Ce malade est dans l'impossibilité absolue de marcher.

Comme traitement, nous nous sommes contenté d'envelopper les parties gelées de coton. Les malades en ont éprouvé un grand soulagement.

Le 25 novembre, à la gelée a succédé une température relativement douce.

La saison de gelure a fait place à une saison des blessés et surtout des malades payant un lourd tribut à la bronchite chronique.

La bronchite aiguë a été moins fréquemment observée,

Parmi les maladies contagieuses très fréquemment observées à la première place siègent les oreillons, atteignant des hommes même au-dessus de trente ans.

Mais c'est à la fièvre typhoïde que le régiment payait son plus lourd tribut, car sa fréquence était relativement grande, malgré toutes les bonnes précautions prises par le service de santé en interdisant l'usage des eaux qui ne sont pas additionnées de permanganate de potasse.

Il est indubitable que le plus grand facteur à incriminer est la fatigue.

Peut-être certains troubles digestifs n'y sont pas étrangers.

Comme confirmation de ce que nous venons de dire, il faut que nous citions plusieurs cas d'ictère dont l'examen clinique (le seul moyen d'investigation que nous possédions) démontrait qu'il ne s'agissait pas ni de rétention biliaire, ni d'intoxication alimentaire, déterminée par l'usage des conserves, car nous étions très bien ravitaillés. Le malade présentait quelques légers troubles digestifs ne permettant cependant pas de le classer parmi les ictères catarrhaux. Nous avions peut-être affaire à des ictères émotifs ?

Le foie, dans la plupart des cas, n'a pas été augmenté de volume.

A partir du 26 novembre, les opérations se ralentirent. Les tranchées semblaient dormir. Les hommes

paraissaient s'être adaptés au milieu. Ils s'étaient faits à la vie souterraine.

Plusieurs perfectionnements furent d'ailleurs apportés à ce moment-là à notre existence. Nous nous préparâmes à hiverner. Des vêtements chauds furent distribués. Les tranchées furent plus confortablement aménagées. On creusa des compartiments permettant de jouir, pendant l'intervalle des engagements, d'un repos parfait, à l'abri des intempéries.

Nous restâmes ainsi à A... jusqu'au 4 décembre. Ce jour-là nous partîmes à 6 heures du matin pour P... Nous ne devions pas y demeurer longtemps. Le 7 décembre, à 3 heures du matin, une alerte nous éveille brusquement, nous nous rassemblons rapidement et à 4 heures nous quittons P... pour une destination inconnue.

La route, suivant l'expression militaire, était abondamment graissée. Le vent était très violent. Une pluie fine saturait l'atmosphère de cette humidité froide qui pénètre au travers des vêtements les plus épais et fait désagréablement frissonner. Un tel temps est exaspérant, déprimant.

La lune et les étoiles semblaient vouloir percer les nuages pour nous guider dans l'obscurité, elles apparaissaient de temps à autre, mais pour disparaître aussitôt.

Nous arrivâmes enfin dans les environs de H... Le jour commençait à poindre. On nous a ordonné de nous arrêter dans les champs, au bord de la route. Nous y restons jusqu'à 11 h. 45, sous le vent et la

pluie. Puis nous entrons à H... Le lendemain, à 4 h. du soir, nous recevons l'ordre de retourner à A... où nous devons établir un cantonnement d'alerte.

Le 8 décembre, l'autorité militaire fait évacuer complètement A... par la population civile. Le spectacle est navrant. Des voitures chargées de différents objets de ménage sont suivies de familles consternées Le tableau le plus émouvant est celui d'une mère et de ses trois enfants en bas âge. La malheureuse tient le plus jeune, âgé de quelques mois, dans ses bras, les deux autres marchent silencieusement derrière elle. Le visage de la pauvre femme exprime l'anxiété et le désespoir.

Nous restons à A..., en cantonnement d'alerte, jusqu'au 12 décembre. Pendant notre séjour, certaines parties du village ont été transformées en ruines par les obus.

Dans la nuit du 12 au 13 décembre, à 2 heures du matin, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en route. Nous arrivâmes à 8 heures à C..., d'où nous partîmes le lendemain à 4 heures du soir à destination de S..., situé à 4 kilomètres de la ligne ennemie.

Rien ne favorisait notre marche de nuit. Le ciel était couvert de nuages et l'obscurité était totale. Toute l'eau du ciel paraissait devoir tomber sur nous. Il pleuvait à torrent. Parfois et durant un instant, la pluie cessait de tomber pour faire place à de la neige fondue et très froide. La route couverte de boue était coupée de mares profondes et étendues que l'obscurité nous empêchait d'éviter. Un vent

violent rendait non seulement la marche difficile, mais encore pénétrant jusqu'à notre corps, nous courbaturait et nous brisait. De temps à autre, la nuit était déchirée par des fusées lumineuses suivies par la fusillade et la canonnade de l'ennemi. Mais les fusées étaient plutôt pour nous des distractions, elles nous faisaient oublier la méchanceté du temps. C'est le bruit de nos voitures qui les provoquait, mais l'ennemi ne pouvait apercevoir notre régiment qui était masqué par une crête derrière laquelle nous étions relativement à l'abri. Par contre, les fusées nous permettaient d'apercevoir le paysage qui était très beau surtout avant d'arriver à B..., où nous traversâmes la S...

Malgré ces distractions de circonstance je fus bientôt rappelé à la réalité. La pluie avait mouillé jusqu'à mon linge et je grelottais tout entier.

La tâche d'un médecin auxiliaire pendant ces marches est assez difficile. Certains hommes, fatigués, ne pouvant plus suivre le régiment, avait tendance à rester en arrière. Je dus, à plusieurs reprises, me porter au secours des éclopés, les soulager par n'importe quel moyen en retourner ensuite en avant pour rejoindre la colonne.

Fatigués par la route, exténués par la faim, grelottant de froid, nous arrivons à S..., où nous trouvons pour habitation la charpente d'une maison; la seule qui ait échappé à la destruction complète.

Le lendemain, à 1 heure du matin, une alerte. Nous nous rassemblons. Le hasard veut que je me

trouve derrière la 5e compagnie. J'entends tout à coup une voix ferme et vibrante prononcer des paroles touchantes. C'est le brave capitaine de cette compagnie qui parle. Il dit à ses hommes que l'heure est grave, qu'un assaut aura lieu au point du jour. Il exhorte les combattants à être fermes, à ne pas hésiter, de façon à subir le moins de pertes possible et à servir notre chère patrie.

Nous nous mettons en route dans la direction de M... qui est à 4 kilomètres de S... Notons que M... était situé sur une pointe avancée de sorte, que pour y parvenir il fallait franchir 3 kilomètres entre deux fronts.

Nous nous transmettons de l'un à l'autre l'ordre qui est donné de marcher un par un dans un silence absolu.

Nous traversâmes une vallée, la route était très glissante et par endroits il fallait le talent d'un acrobate pour ne pas tomber. Il nous arrivait d'enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.

Notre silence quasi-religieux fut interrompu par l'ennemi qui envoya quelques obus et effectua une fusillade très nourrie. A 4 heures du matin nous arrivâmes à L... Là, le premier souci de notre chef de service fut d'établir un poste de secours dans le bois de M... et un autre derrière le village.

Nous restâmes à M... durant cinq jours et demi. Ce fut pour nous, à tous les points de vue, la période la plus terrible de la campagne. M... en effet était une pointe avancée de notre armée vers le nord.

Notre front, à cet endroit, avait la forme d'un fer de lance dont le poste de secours situé dans le bois constituait la pointe. Le bois et le village servaient de cibles aux fusils et aux canons ennemis. Certaines parties de M... n'étaient qu'un amas de ruines. Dans le bois, les balles rencontrant les arbres faisaient nuit et jour un bruit perpétuel que je comparai à celui produit, en sautant, par les bouchons des bouteilles de champagne. Nulle part on n'était en sûreté. Partout les balles passaient en sifflant lugubrement.

Mon collègue B... et moi étions chargés alternativement d'occuper dans le bois durant vingt-quatre heures le poste de secours installé dans une tranchée. Là nous dirigions les brancardiers pour l'enlèvement des blessés, auxquels nous donnions les premiers soins et qu'aussitôt nous faisions transporter soit au second poste de secours, soit directement dans une ambulance.

Pour me rendre compte de la position du régiment et, par suite, de celle des blessés, le matin à mon arrivée et le soir à la tombée de la nuit je parcourais le bois et les tranchées, inspectant dans la mesure du possible le champ de bataille de façon à connaître l'emplacement des blessés afin d'aller les chercher à la faveur de la nuit.

Pendant les moments d'accalmie, nous relevions les morts, ces moments étaient malheureusement très rares.

L'endroit le plus dangereux est la route réunissant

le bois au village de M... L'intensité du tir était grande surtout, quand l'ennemi soupçonnait des mouvements de troupe. Ceux-ci avaient lieu le soir et la nuit.

A ce propos, il m'est arrivé une aventure que je n'oublierai jamais: vers 6 heures du soir j'ai été relevé par mon collègue au poste de secours, et je me dispose à regagner mon cantonnement. Je me suis mis en route tout seul et je m'aperçois bientôt que le route est impossible à traverser. Les balles sifflaient partout. Courageux en présence de mes hommes et dans l'exercice de mes fonctions, je me sens anéanti, sans volonté, tout seul dans ce bois. Je me couche à terre pour éviter les balles dont je sens le vol rapide au-dessus de mes oreilles, et j'attends un moment d'accalmie. La pensée d'être tué en dehors de mes fonctions est ce qui me tourmente le plus. L'accalmie ne se produisant pas je reprends courage, et je marche dans les ténèbres, très rapidement. Je cours presque.

Arrivé à la barrière, j'entends la voix étranglée d'une sentinelle qui m'intime l'ordre de m'arrêter.

— Halte-là, crie-t-elle.

— Médecin auxiliaire du e!

Les balles sifflent toujours. Mon accent me rend suspect à la sentinelle qui dirige la baïonnette contre ma poitrine.

D'une voix blanche, le spectre de la mort devant les yeux j'ajoute : « Relevé par mon collègue, je rejoins mon cantonnement. »

Le fonctionnaire me laisse passer. Je l'avais échappé belle.

Avant d'aller prendre du repos, je dois aller rendre compte de ma mission à mon chef de service qui est au poste de secours dans le village. En y pénétrant, j'aperçois un jeune soldat étendu. Il est déshabillé, et son corps anémié ne présente presque plus signe de vie.

Le bas ventre et surtout la région sus-pubienne n'est plus qu'une surface sanglante. Une mare de sang est au-dessous du blessé. Un des aides majors qui l'a pansé, voyant que ses soins sont désormais inutiles, laisse place à l'aumônier, un excellent prêtre.

J'ai appris plus tard que c'est une balle qui a causé l'hémorragie mortelle de ce pauvre garçon, adjudant des mitrailleuses. Il allait prendre son poste de combat et arrivait à la hauteur de la barrière où j'avais été arrêté par la sentinelle quand il reçut le projectile.

Rentré au cantonnement, je fis un repas très sommaire ; puis, exténué n'en pouvant plus, je m'étendis sur la paille où je m'endormis au son des balles qui arrivaient en sifflant et frappaient violemment les murs qui cédaient. Mon sommeil fut très troublé : des blessés, des blessés innombrables étaient là qui réclamaient mes soins. Je rêvais leur transport. Les terribles visions m'éveillèrent et je m'aperçus avec joie que ce n'était qu'un cauchemar. Le lendemain, je fus très surexcité.

Heureusement, ou plutôt malheureusement, les

jours suivants furent tellement remplis de travail que j'oubliais les horribles détails de mon rêve.

Le quatrième jour de notre présence à M..., les attaques ne se renouvelant plus, il y eut peu de blessés. Il nous fallut enlever les morts. Je me rendai au poste de secours du bois avec l'équipe de brancardiers. Le combat ayant recommencé, je remis l'enlèvement des morts à une période d'accalmie. Il est pénible d'assumer la responsabilité de vies humaines. Mes brancardiers, très fatigués, se couchèrent à terre et s'endormirent.

Je veillai seul. A 11 heures du soir, un moment de calme survenant, je réveillai mes hommes et nous sortîmes de notre poste.

Comme nous terminions presque notre besogne, une fusillade intense retentit. Nous pûmes rentrer intacts. Je renouvelai la sortie à 5 heures du matin afin de terminer complètement notre travail.

Le 22 décembre, à 13 h. 1/2, nous quittâmes M... à destination S...

Pendant notre séjour à S..., nous avons pris des mesures préventives contre la fièvre typhoïde.

Par ordre du ministre, la vaccination contre la fièvre typhoïde est devenue obligatoire dans l'armée. Nous remarquons que notre régiment était en ce moment assez fatigué.

Cependant, sur un total de 25.000 hommes vaccinés, nous avons eu 60 réactions de formes et de valeurs différentes, ayant nécessité des soins à l'infirmerie. La première injection ne donnait lieu à aucune manifestation d'ordre général, il n'y avait que quelques réactions locales qui étaient d'ailleurs insignifiantes.

La deuxième injection a été suivie chez certains vaccinés de réaction de degré variable.

Plusieurs hommes ont eu des réactions très légères, se manifestant par un malaise général, de l'inappétence et de l'insomnie.

Tout rentrait dans l'ordre au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures. Ailleurs, la réaction fut beaucoup plus intense, comme le montre l'observation suivante :

OBSERVATION I

Un homme de la 5e compagnie, sans antécédents pathologiques, qui avait parfaitement supporté la première injection, fut pris une heure après la deuxième injection (qui avait lieu à huit jours d'intervalle de la première) d'un frisson généralisé, de vomissements et de diarrhée.

Sa température monta à 39 degrés. Le pouls était à 104. très dépressible.

Nous avons dû recourir à une injection de caféine. Le lendemain le pouls s'est amélioré. Sa température est descendue à 38 degrés, mais les troubles digestifs, surtout la diarrhée, persistèrent jusqu'au troisième jour, où le malade présenta un herpès gingivo-labial.

Le quatrième jour, le malade fut complètement rétabli.

Seize autres présentèrent des réactions qui furent calquées sur celle-ci, sauf l'herpès labial que nous avons vu seulement chez un autre vacciné.

A côté de ces réactions bénignes et qui, au bout de trois ou quatre jours, disparaissaient, nous en avons vu une autre qui a été suivie de troubles de l'appareil respiratoire.

OBSERVATION II

Un brancardier H..., âgé de trente-quatre ans, jouissait d'une bonne santé et qui avait bien supporté la première

injection, fut pris aussitôt après la deuxième d'un frisson. La température monta à 39 degrés, le pouls devient rapide et dépressible.

Le lendemain, malgré un certaine amélioration, le brancardier resta abattu

Trois jours après le malade commença à tousser et expectora des crachats purulents.

Les jours suivants, il s'émacia et présenta une température assez élevée avec exacerbation vespérale.

A l'examen, on constata une zone de matité au niveau de l'omoplate gauche, et l'auscultation y fit entendre des râles muqueux.

Le reste du poumon était normal.

Il semble que peut-être le brancardier H... était porteur d'un foyer latent de tuberculose, mais qui s'est rallumé sous l'influence de la vaccination antityphoïdique.

A partir de la vaccination, aucun cas de fièvre typhoïde n'a été signalé dans notre régiment malgré sa fréquence avant cette mesure de 2 ou 3 cas par semaine.

CONCLUSION

La vaccination contre la fièvre typhoide, pratiquée sur les hommes à leur régiment en campagne, n'a comporté aucune gravité et s'est montrée efficace.

Vu : bon à imprimer,
le Président de la thèse,

WIDAL

Vu : le Doyen
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris

L. LIARD

Imp. de la Faculté de Méd., JOUVE et Cie, 15, Rue Racine. Paris — 2864-15